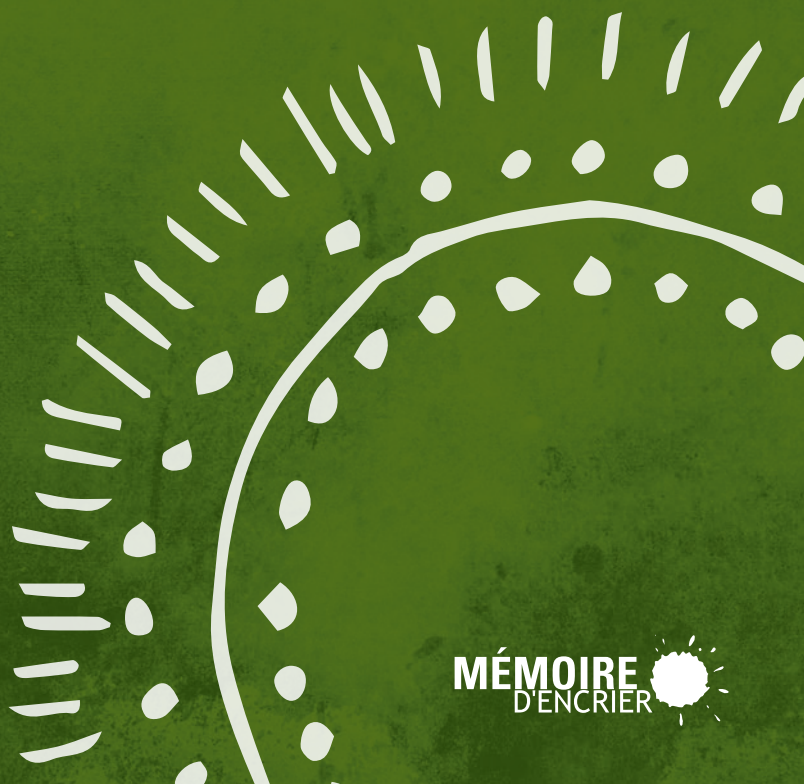


COLLECTION CHRONIQUE

AU NOM DE LA TERRE ET DE LA VIE

JIDI MAJIA

Traduit par Françoise Roy



MÉMOIRE
D'ENCRIER



Jidi Majia

AU NOM DE LA TERRE
ET DE LA VIE

Traduit de l'anglais
par Françoise Roy

Collection chronique

MÉMOIRE
D'ENCRIER 

AVANT-PROPOS

*Gens des confins et gens d'ailleurs,
ô gens de peu de poids dans la mémoire de ces lieux;
gens des vallées et des plateaux et des plus hautes pentes
de ce monde à l'échéance de nos rives; flaireurs de signes,
de semences, et confesseurs de souffles en Ouest;
suiveurs de pistes, de saisons, leveurs de campements
dans le petit vent de l'aube; ô chercheurs de points d'eau
sur l'écorce du monde; ô chercheurs, ô trouveurs
de raisons pour s'en aller ailleurs,
vous ne trafiquez pas d'un sel plus fort.*

Saint-John Perse, *Anabase*

Une locution datant du XVIII^e siècle, qui en fait est une métaphore sur la tristesse, prétend qu'on peut être « malheureux comme les pierres ». En lisant les essais et discours de Jidi Majia, poète et haut fonctionnaire chinois d'origine yie, le lecteur doutera vraiment du malheur des pierres, et ce, parce qu'un des axes de son œuvre est justement la saine

relation que l'homme devrait entretenir avec la nature. Toutefois, ce rapport, surtout en Occident, a besoin d'être restauré, car il a été gravement endommagé par des siècles de développement unilatéral où les humains se sont érigés en maîtres et seigneurs de la terre qu'ils habitent : aliénés, ils sont devenus aveugles à sa beauté et à l'équilibre nécessaire entre toutes ses créatures.

On eût dit que le philosophe et critique littéraire Gaston Bachelard connaissait intimement le monde des Yis, qui tourne autour des quatre éléments décrits tantôt par les Anciens, tantôt par les alchimistes, tantôt par les sorciers tribaux du Sichuan occidental, lorsqu'il écrit : « La rêverie a quatre domaines, quatre pointes par lesquelles elle s'élance dans l'espace infini. Pour forcer le secret d'un vrai poète [...], un mot suffit : "Dis-moi quel est ton fantôme ? Est-ce le gnome, la salamandre, l'ondine ou la sylphide ?" » Jidi Majia est le poète des quatre éléments. Il a grandi dans les montagnes du Daliangshan, au sud-ouest du Sichuan, parmi les Nosus, une branche de la minorité ethnique des Yis. Il connaît intimement cette culture autochtone où les gens entretiennent avec la nature des rapports presque révérencieux. Surtout si on les compare aux Occidentaux, dont la pensée a été modelée par les Lumières. Les Yis ne partagent pas l'opinion des encyclopédistes, qui célébraient le triomphe de la rationalité et la soi-disant disparition de la magie. Car la déesse profane dénommée Raison se trompe lorsqu'elle considère l'être humain non pas comme un simple habitant du monde naturel, une créature parmi tant d'autres, mais comme un conquérant qui a le droit de soumettre les bêtes, mépriser les roches, détruire la forêt. Lorsque Jidi Majia – dans sa poésie et ses discours – parle de son amour pour le terroir,

les paysages grandioses de son enfance, la souveraineté des étendues sauvages habitées par des forces invisibles, on ne peut que penser au voyageur, au nomade, au marginal que fut Antonin Artaud, qui au sujet des montagnes isolées du nord-ouest du Mexique a écrit ceci :

De la montagne ou de moi-même, je ne peux dire ce qui était hanté, mais un miracle optique analogue, je l'ai vu, dans ce périple à travers la montagne, se présenter au moins une fois par journée.

Je suis peut-être né avec un corps tourmenté, truqué comme l'immense montagne; mais un corps dont les obsessions servent: et je me suis aperçu dans la montagne que cela sert d'avoir l'obsession de compter. Pas une ombre que je n'aie comptée, quand je la sentais tourner autour de quelque chose; et c'est souvent en additionnant des ombres que je suis remonté jusqu'à d'étranges foyers.

L'œuvre de Jidi Majia témoigne également d'une grande préoccupation pour les causes sociales. Il s'inquiète de la perte d'identité des minorités ethniques dans la foulée d'une mondialisation qui s'entête à vouloir effacer les différences en ne proposant qu'un seul modèle valide, celui de la modernité néolibérale. Il dénonce l'érosion de toutes les formes de diversité, qu'elles soient biologiques, linguistiques, culturelles, raciales, religieuses ou philosophiques. Le défi que doit relever la Chine actuelle, à cet égard, est énorme. L'auteur le souligne maintes et maintes fois. Car dans son processus d'ouverture subite (intérieure et extérieure), dans son intégration au reste du globe, le pays de Lao-Tseu est appelé à vaincre des obstacles presque insurmontables. Ce qui jadis fut l'Empire du Milieu doit maintenant faire face à des questions épineuses comme la

dégradation environnementale et la problématique identitaire. Surtout dans cette région appauvrie – le Qinghai, ancienne province de l’Amdo, qui partage avec le Tibet le haut plateau occupant la partie occidentale du pays – où Jidi Majia travaille en tant que promoteur culturel. Pourquoi les régions éloignées ne rêveraient-elles pas, elles aussi, et à juste titre, de confort ? Comme le souligne l’auteur, la Chine du XXI^e siècle devra relever un défi de taille : veiller à l’équilibre délicat qu’est tenue de garder la tradition tout en dansant sur la corde raide de la modernité.

Dans ce pot-pourri de réflexions sur les changements récents qu’a subis la scène culturelle chinoise – la poétique, les vices de l’excès, la géographie, l’écologie, l’usage des ressources et la politique – Jidi Majia s’interroge sur la place de la littérature et l’importance des mythes dans le chaos du monde moderne. Il remet en question la marche du développement actuel, frénétique, engagé dans un vortex dont il souligne les dangers. Il entraîne le lecteur dans sa cosmogonie personnelle, le tourbillon de ses lectures, la passion de ses préférences littéraires. Il parle avec reconnaissance et nostalgie de son initiation poétique, de ses premiers contacts avec les grands maîtres russes du vers et de la prose. Il admire Leopardi et les gens de lettres qui, en Chine, ont fait briller le mandarin de tout son éclat. Il décrit, toujours sur un ton intime, sa découverte de la littérature noire et du réalisme magique latino-américain. Il fait l’éloge des chefs de file de ces écoles littéraires et souligne les affinités entre leurs styles et le sien. Il partage certainement l’opinion des écrivains engagés sur le rôle civilisateur et identitaire de l’art, l’importance de la poésie, des rituels et des récits dans l’éducation esthétique.

Disciple de cette doctrine si difficile qu'est le pacifisme dans un monde déchiré par les inimitiés, les guerres et les conflits, Jidi Majia dénonce la violence, l'exploitation, l'injustice, l'oppression, le racisme, la cupidité, l'appât démesuré du gain et la déshumanisation croissante. Il déplore le manque de réflexion, de spiritualité et de recueillement qui menace l'homme d'aujourd'hui. Il reprend à sa manière la déclaration d'Artaud : « On se sent beaucoup plus heureux d'appartenir à l'illimité qu'à soi-même ».

Par ses discours, Jidi Majia nous fait également connaître un peuple qui vit à l'orée d'une tradition dominante. Ses écrits sont des déclarations d'amour : ils glorifient l'endroit qui mérite le nom de terre natale. L'idée du sacré, chez lui, ressemble à un petit fuseau (qu'on pourrait apparenter à ceux des tisserandes yies) dont le fil se déroule peu à peu à travers ses poèmes et ses discours. Le terroir imprégné de l'animisme des Yis devient alors un lieu sacralisé parce que c'est là que le destin a choisi de le faire naître. La terre d'adoption qu'est pour Jidi Majia le Qinghai fait elle aussi l'objet d'une grande vénération en raison de sa richesse culturelle et des merveilles du bouddhisme tibétain. L'essayiste chante la majesté de ses étendues sauvages, que l'isolement a en partie préservées.

En lisant ces textes, on imagine volontiers, pour reprendre une phrase d'Artaud, « un pays où bouent à nu les forces vives du sous-sol, où l'air crevant d'oiseaux vibre sur un timbre plus haut qu'ailleurs ». C'est « le lieu privilégié du rêve du paradis perdu » dont parle Le Clézio quand il évoque la mémoire d'Artaud, qui disait, suite à son voyage dans la *sierra* isolée du Chihuahua, « se réveiller à quelque chose à quoi jusqu'ici [il était] mal né. » Pourtant, Jidi Majia ne donne jamais l'impression d'être mal né dans la

culture ancestrale qui l'a nourri. Il évoque plutôt, très lucidement, en tant qu'homme à la fois traditionnel et moderne, comme le décrit Le Clézio en parlant des visions autochtones, le « rêve d'une terre nouvelle où tout est possible; où tout est, à la fois, très ancien et très nouveau. Rêve d'un paradis perdu où la science des astres et la magie des dieux étaient confondues. Rêves d'un retour aux origines mêmes de la civilisation et du savoir. » C'est aussi le souhait d'un Yi qui voue à Dame Nature un amour inconditionnel.

Certes, on ne peut parler de l'humanisme de Jidi Majia, de sa sensibilité, et de sa dévotion à la cause littéraire, sans mentionner le travail du traducteur de ses discours du mandarin à l'anglais, Huang Zao Zheng. Né au Hubei, en Chine centrale, il a été envoyé dans les campagnes, après ses études collégiales, comme des milliers de jeunes chômeurs de sa génération, afin d'être rééduqué par des paysans révolutionnaires. C'est à cette époque qu'il a commencé à apprendre l'anglais auprès de certains détenus. Cet apprentissage a marqué le début d'une grande passion pour la littérature, la philosophie, l'histoire et la traduction. Après la Révolution culturelle (1966-1976), il a étudié à l'Institut des langues étrangères de Shanghai, une des deux meilleures écoles de langues du pays. Depuis 2008, il est professeur de traduction à l'École normale du Qinghai située à Xining, capitale provinciale. Dans une langue colorée, un style classique où le lecteur avisé ne manquera pas d'admirer une grande richesse de vocabulaire, il nous transmet l'engouement et l'enthousiasme de Jidi Majia pour l'érudition et les choses de l'esprit, qui,

comme disait Artaud, « nous enchantent parce qu'elles éveillent en nous tout un lot brillant d'images ataviques qui nous viennent des premiers âges de l'humanité ».

Françoise Roy
Guadalajara, Mexique, juillet 2014

Traductrice, poète, romancière et nouvelliste, Françoise Roy (1959 –) est née à Québec et vit à Guadalajara, au Mexique. Elle a remporté le Prix national de traduction littéraire de l'INBA à Mexico, le Prix national de poésie Alonso Vidal au Sonora, le Prix Jacqueline-Déry-Mochon, et les prix internationaux de poésie Ditet e Naimit (Macédoine) et Nuits de Curtea de Arges (Roumanie). Elle a publié douze recueils de poésie, trois romans et un recueil de nouvelles.

PREMIÈRE PARTIE

DISCOURS SUR LA LITTÉRATURE

MON INSPIRATION POÉTIQUE TROUVE
SES RACINES DANS LE DALIANGSHAN,
MES MONTS QUANTOCK

NOTES POUR LES ÉCRIVAINS ET POÈTES PROMETTEURS
APPARTENANT À UNE MINORITÉ ETHNIQUE

31 DÉCEMBRE 1986

Ma présence ici, parmi vous, aujourd'hui, est pour moi tant un motif de fierté que de mal du pays. Mes pensées se déplacent instantanément vers chaque ruisseau indolent et chaque rocher récalcitrant des hautes terres accidentées du Daliangshan, où s'est établie ma tribu ancestrale. Je vous prie de vous joindre à moi pour rendre hommage à mon district natal, tant physique que spirituel – le Daliangshan, c'est-à-dire les monts Quantock. J'adore chaque bosquet silencieux, chaque arbre clément, les femmes du peuple tribal nosu qui, assises en petits groupes devant leurs maisons, tissent des bandes sur leurs métiers, et les chèvres qui, toutes contentes, paissent sur les collines herbeuses. En ce moment c'est l'hiver, et il fait là un froid glacial.

Cette retombée soudaine dans les domaines de la remémoration souligne ma connexion mentale avec cette terre dénommée Guhongmudi en langue yi. Elle est ma source d'inspiration poétique. Ma présence ici, parmi une nouvelle cuvée d'écrivains et de poètes autochtones qui émergent avec force, donne à mon cœur une bonne raison de palpiter : je suis enthousiasmé par les flambées prometteuses de la gloire littéraire que la Chine voit s'élever et je suis plein d'allégresse de me retrouver parmi vous. Peu importe qui nous sommes, nous brigüons la vie de l'esprit, et dans notre quête de fraternité, nos chamans tribaux, les *bimos*, cherchent un domaine surnaturel, obscur à nos yeux, et qui ne se manifeste pas directement. Ce faisant, ils tentent de percer le mystère de la formidable charade qu'est l'existence humaine – « pourquoi suis-je ici ? » –, incarnant de la sorte notre souhait intérieur profond d'une communion authentique avec dame Nature.

Pour des raisons qu'il n'est pas difficile de deviner, nos tentatives à ce sujet, la plupart du temps, se soldent par notre mutisme.

Je me tourne vers la poésie pour guérir mon mutisme. Il est remarquable que toutes les émotions fortes, lorsqu'elles sont exprimées naturellement, aient tendance à se prêter à la poésie. En tant que fils d'une tribu vivant loin des lumières de la ville, j'ai en quelque sorte une faculté innée de sonder mes émotions de façon très vivante et pourtant simple, de telle sorte qu'elles ne fassent pas que parler de mes désirs intérieurs, mais plaisent également à autrui. D'ailleurs, je voudrais transmettre aux gens le message suivant : ma connexion avec la terre témoigne d'un lien à caractère universel, qui relève de la loyauté et de l'attachement, non pas de l'hostilité. Mes poèmes sont aussi

près que je le suis moi-même d'apprécier dame Nature telle quelle, pour ce qu'elle est. Puisqu'ils signifient d'abord et avant tout les émotions et les sentiments particuliers de mes compatriotes yis, je devais composer des textes et parler pour mes semblables, les Nosus¹. Je ne suis nullement déconcerté par cette vanité, je l'avoue, de croire en l'attachement d'un poète à son village natal. Je suis d'avis que cette présomption (penser que le sol natal est spécial) recèle forcément des possibilités poétiques qui autrement pourraient passer inaperçues, bien que nous les ayons sous le nez.

À l'égard de cette connexion avec la terre natale, je suis tenté de citer notre classique yi, *L'humanité sur le globe*, pour prouver l'ancienneté de notre origine en tant que Yis. Néanmoins, les œuvres canoniques ne sont pas des objets isolés: elles vont main dans la main avec d'autres artefacts culturels comme le système de calendrier solaire de dix mois, la réplique mésoaméricaine de l'ancien calendrier yi. Ces inventions sont les prouesses mêmes par lesquelles se distinguaient les civilisations de jadis. Ces exploits dans le domaine de la connaissance constituent le testament de nos aïeux; ils vont encore plus loin que le simple courage et la détermination de nos ancêtres au moment de répondre aux opportunités que leur offrait leur entourage, d'explorer les secrets de la vie et de s'adapter à l'environnement que le sort leur avait réservé depuis un millénaire. Il existe une multitude de sociétés traditionnelles, et elles ont développé leur propre type de culture: il nous incombe à nous, écrivains et poètes de chaque groupe ethnique, de nous

1 Les Nosus forment la branche la plus peuplée de l'ethnie des Yis, et c'est celle à laquelle appartient Jidi Majia. [Note de la traductrice]

démarquer en tant que porte-parole de nos peuples respectifs. Les poètes qui renoncent à leurs racines, comme le démontre l'expérience, ont rarement percé dans le domaine de la littérature, et ne sont probablement pas allés loin dans la vie.

Nous, les Yis, sommes un peuple de montagnards, et nous déplorons l'inexorable érosion de nos traditions. Certaines de ces traditions, il va sans dire, doivent disparaître, mais d'autres devraient rester intactes. Même en ce monde cybernétique, l'humanité a tout intérêt à faire en sorte que le moderne et l'ancien se fondent l'un dans l'autre. Il faut bien avouer que la modernité empiète de façon croissante sur les modes traditionnels, et que c'est surtout chez les peuples aborigènes que l'impact du progrès se fait sentir. Ces gens qui jusqu'à récemment évoluaient placidement à l'intérieur de leurs propres frontières, qui d'habitude vivaient en périphérie des civilisations dominantes, sont soudain propulsés dans le vortex de l'obsession pour le Produit national brut. Ces changements intenses se font sentir à travers toute la Chine, et ils sont si rapides qu'ils sont voués à occasionner une dislocation psychologique drastique. Il ne s'agit pas pour moi d'exprimer une affliction de nature personnelle. Il s'agit plutôt d'un rite de passage nécessaire que nous devons subir avant d'atteindre l'âge adulte dans une ère de mondialisation. C'est la peur universelle, une peur qui mérite une expression esthétique raffinée.

Nous, poètes et écrivains originaires d'un groupe ethnique, sommes reflusés vers nos propres ressources, étant les plus touchés par l'angoisse et le labeur que doit affronter

notre race². Nous sommes poussés au premier rang de cette bataille où «le cœur est en conflit avec lui-même». Cette lutte en soi peut engendrer une écriture de qualité. Il va sans dire que traiter de sujets autres que ce conflit existentiel ne nous mènera nulle part.

Séparées du reste des régions métropolitaines et mercantiles, les diverses cultures des peuples appartenant à une minorité ethnique, disséminées à travers la Chine et à travers le monde, partagent un certain nombre de traits allant de leur mode de production à leurs patrons d'évolution. Naturellement, elles ont aussi un certain nombre d'us et coutumes, de processus passablement semblables en degré, si ce n'est en nature. Cette curieuse perception de la culture devient nécessairement une question de croyances. Je dirais même qu'elle représente forcément l'essence de la littérature. Ce n'est que par une intense familiarité avec nos propres cultures et ce n'est qu'en prenant fermement racine dans le sol de notre terre de naissance que nous pouvons produire des chants visant à louer la nature. Ce n'est qu'ainsi que nous pouvons épancher nos émotions dans des œuvres qui aient une valeur durable. Nous ne devons suivre la piste d'aucun homme en particulier. Pas plus que nous ne devons obéir à une voix autre que celle que nous entendons résonner dans notre âme. Il faut non seulement écouter notre voix intérieure, mais garder aussi un regard vif sur la vie quotidienne, qui nous pose de nouveaux problèmes. Ces nouvelles difficultés demandent à grands cris tant un remède qu'une réponse.

2 Dans cet ouvrage, le concept de race n'a aucune connotation raciste, il se réfère plutôt à une division arbitraire du passé, selon laquelle les Chinois partageaient l'humanité entre Babyloniens, Israélites, Égyptiens, Indiens, Chinois, Grecs et Romains. [Note de la traductrice]

De tous les mots-clés s'appliquant aux futurs écrivains appartenant à une minorité ethnique, le concept de « tradition » est incontestablement une arme à double tranchant. D'ailleurs, une des clés majeures du succès repose sur une approche adéquate et équilibrée de la tradition. Il est absolument hors de question pour nous d'accepter notre héritage en bloc puisqu'une obéissance aveugle à ses dictats gâcherait notre impulsion poétique, plutôt qu'elle ne l'aiderait à grandir. Toutefois, je suis d'avis que nous devons apprendre, entre autres, des modèles créatifs qui puisent leur inspiration dans les particularités de notre origine ethnique. Nous devons élaborer des modèles qui puissent illustrer des processus mentaux et des traits psychologiques semblables à ceux de notre peuple. Pour donner un exemple, on considère traditionnellement les Yis comme un peuple doté d'un pathos qui lui est inhérent et qui a coloré presque tous ses écrits précédents, les longs poèmes et les épopées yies. On peut difficilement lire une seule page des récits appartenant à nos bardes traditionnels sans y trouver une juxtaposition naturelle de sourires et de larmes. Nos ancêtres avaient des visions où ils entraient en contact avec des déités « majestueuses mais lumineuses », et ils leur faisaient confiance implicitement. Pour eux, les éléments de la nature recelaient un immense symbolisme, et ils y voyaient des elfes, des fées, des diables, des démons qui les regardaient tous avec amitié ou inimitié à travers les yeux des fleurs et des étoiles et des arbres et des roches. Tous les êtres doués de sensations avaient des âmes comme nous, et on enterrait les morts entre le ciel et la terre.

Je n'ai jamais envisagé où mes poèmes pouvaient me mener lorsque je me suis embarqué dans une carrière de poète. Il ne m'est certainement jamais venu à l'esprit que

je monterais un jour sur une estrade pour vous adresser la parole. Étant un descendant de la branche Jidi de la tribu Guhou des hauteurs du Daliangshan, j'ai étudié les registres écrits et j'ai repris la route du temps honoré (celle des processions funéraires), le chemin que l'on doit emprunter pour le rituel d'adieu aux âmes. J'ai appris que les Yis avaient été des fermiers des milliers d'années avant l'établissement de la République populaire de Chine. Et qu'avant l'époque de la République populaire de Chine, le servage avait prévalu dans les sociétés yies relativement isolées où la population s'élevait à un million d'individus. Au Daliangshan, cet endroit perdu du point de vue économique, on s'adonnait à une agriculture sur brûlis qui était la base de l'économie. Depuis les temps les plus reculés, la région était loin d'être autosuffisante. La plupart de mes compatriotes tribaux yis étaient d'excellents agriculteurs : pauvres et honnêtes, ils craignant les déités et travaillaient dur, du lever au coucher du soleil, pour soutirer de force à la terre coriace la pitance à donner à leur famille. Je vivais auparavant parmi mes pairs, des gens rustiques, et c'est leur apparence, celle de gens traqués et rongés de soucis, qui en moi a allumé la lueur vacillante de mon inspiration poétique initiale. Et à partir des traditions orales transmises de bouche à oreille, à partir des chansons plaintives des bardes yis traditionnels que j'ai apprises et mémorisées, j'ai commencé à psalmodier les mélodies qui ont embrasé le flambeau de mon jeune cœur, le comblant d'enthousiasme. Je suis très reconnaissant d'avoir été élevé selon les us et coutumes yis, qui m'ont beaucoup appris relativement aux formes prosodiques et à la cadence interne.

Lorsque j'avais 21 ans et que j'étais étudiant en langue et littérature chinoises à l'Université des minorités du

Sud-Ouest, je me suis attiré l'attention des gens de lettres en publiant mon premier poème dans la revue littéraire *Étoiles*. Ce succès inattendu a beaucoup compté pour moi : il m'a catapulté instantanément dans l'orbite d'une passion littéraire qui a duré toute ma vie. C'est pourquoi j'ai une grosse dette aujourd'hui envers les éditeurs de la revue *Étoiles*. Mon amour pour les poèmes a porté fruit par la suite, lorsque mon premier livre a vu le jour aux Presses des minorités du Sichuan. Certes, tout au long de l'âpre chemin de mon épanouissement poétique, j'ai profité de la présence et de l'appui d'une équipe assez considérable de meneurs – à savoir des poètes vétérans, des amis de plume, des collègues en poésie et des critiques – à qui je dois faire des remerciements. Je leur sais gré de leur gentillesse et de leurs mille petites courtoisies qui ont rendu mon périple plus tolérable et plus plaisant.

Je suis un fils des hauteurs du Daliangshan, de mes monts Quantock spirituels, auxquels je retourne encore en rêve. Mon vif attachement à ce centre cérémoniel ancestral a été mon principal thème poétique. Indépendamment de l'étape où je puisse me trouver et de ce que me réserve l'avenir sur le chemin de mon aventure en poésie, je continuerai à poursuivre ma quête littéraire jusqu'à la fin de mes jours.

DANS LA MÊME COLLECTION

- Les années 80 dans ma vieille Ford*, Dany Laferrière
Mémoire de guerrier. La vie de Peteris Zalums, Michel Pruneau
Mémoires de la décolonisation, Max H. Dorsinville
Cartes postales d'Asie, Marie-Julie Gagnon
Une journée haïtienne, Thomas Spear, dir.
Duvalier. La face cachée de Papa Doc, Jean Florival
Aimititau! Parlons-nous!, Laure Morali, dir.
L'aveugle aux mille destins, Joe Jack
Tout bouge autour de moi, Dany Laferrière
Uashtessiu / Lumière d'automne, Jean Désy et Rita Mestokosho
Rapjazz. Journal d'un paria, Frankétienne
Nous sommes tous des sauvages, José Acquelin et Joséphine Bacon
Les bruits du monde, Laure Morali et Rodney Saint-Éloi (dir.)
Méditations africaines, Felwine Sarr
Dans le ventre du Soudan, Guillaume Lavallée
Collier de débris, Gary Victor
Journal d'un écrivain en pyjama, Dany Laferrière
Bonjour voisine, Marie Hélène Poitras (dir.)
Journal d'un révolutionnaire, Gérald Bloncourt
Le vent des rives, Rachel Bouvet
Je ne vais rien te cacher. Lettres à Georges Anglade, Verly Dabel
Les échos de la mémoire. Une enfance palestinienne à Jérusalem, Issa J. Boullata (trad. Chantal Ringuet)
Tout ce qu'on ne te dira pas, Mongo, Dany Laferrière

AU NOM DE LA TERRE ET DE LA VIE

Jidi Majia s'interroge sur la place de la littérature et l'importance des mythes dans le chaos du monde moderne. Il entraîne le lecteur dans sa cosmogonie personnelle, le tourbillon de ses lectures, la passion de ses préférences littéraires. Il évoque avec reconnaissance et nostalgie son initiation poétique, ses premiers contacts avec les grands maîtres russes du vers et de la prose, et décrit sur un ton intime sa découverte de la littérature noire et du réalisme magique. Il partage l'opinion des écrivains engagés sur le rôle civilisateur et identitaire de l'art, l'importance de la poésie, des rituels et des récits dans l'éducation esthétique. Disciple de cette doctrine si difficile qu'est le pacifisme dans un monde déchiré par les inimitiés, les guerres et les conflits, Jidi Majia dénonce la violence, l'exploitation, l'injustice, l'oppression, le racisme, la cupidité, l'appât démesuré du gain et la déshumanisation croissante. Il reprend à sa manière la déclaration d'Artaud : « On se sent beaucoup plus heureux d'appartenir à l'illimité qu'à soi-même ».

Françoise Roy

Né en 1961 à Daliangshan, au Sichuan, Jidi Majia est un éminent poète et écrivain. Il préside l'Association littéraire des minorités de Chine, en plus d'assurer la vice-présidence de l'Association pour la poésie chinoise. Ses œuvres, traduites dans plusieurs langues, lui ont valu d'importants prix littéraires, tant en Chine qu'à l'étranger. Il a publié chez Mémoire d'encrier le recueil de poèmes *Paroles de feu* en 2014.